

fit grand bruit, chacun nomma son député : la France saint Denis, l'Angleterre saint Georges, l'Italie saint Janvier, l'Espagne saint Iago, la Russie saint Niewski, l'Écosse saint Dunstan, la Suisse saint Nicolas de Floue, que sais-je, moi ? Il n'y eut pas jusqu'à la république de Saint-Marin qui ne voulût être représentée et avoir sa part de la munificence céleste : c'était une élection générale par toute la terre ; enfin le jour arriva, et chaque saint se mit en route chargé de ses instructions.

Le premier qui arriva fut saint Denis : il salua le Père éternel, non pas en ôtant son chapeau de dessus sa tête, mais en ôtant sa tête de dessus ses épaules : cela était une manière honnête de rappeler à Dieu le martyre qu'il avait subi pour son saint nom ; aussi cette salutation le disposa à merveille en sa faveur.

— Eh bien ! lui dit-il, tu viens de la France ?

— Oui, monseigneur, répondit saint Denis.

— Que demandes-tu pour les Français ?

— Je demande qu'ils aient la plus belle armée du monde.

— J'y consens, dit le bon Dieu.

Saint Denis, enchanté, remit sa tête sur ses épaules et s'en alla.

A peine était-il parti, que l'ange qui était de service annonça saint Georges.

— Faites entrer, dit le bon Dieu.

Saint Georges entra et leva la visière de son casque.

— Eh bien ! mon brave capitaine, tu viens au nom de l'Angleterre, n'est-ce pas ? Que demandes-tu ?

— Monseigneur, répondit saint Georges, elle demande à avoir la plus belle marine du monde.

— Très-bien, dit le bon Dieu, elle l'aura.

Saint Georges, qui avait tout ce qu'il voulait avoir, baissa la visière de son casque et s'en alla. A la porte, il rencontra saint Janvier.

— Bonjour, mon saint évêque, dit le bon Dieu ; enchanté de vous voir ; au reste, je me doutais bien que c'était vous que les Italiens m'enverraient : que vous ont-ils chargé de me demander ?

— D'avoir les premiers artistes du monde, monseigneur.

— Soit, dit le bon Dieu, je les leur promets.

Saint Janvier n'en demanda pas davantage ; il remit sa mitre sur sa tête et sortit.

— Faites entrer, dit le bon Dieu.

— Seigneur, répondit l'ange, il n'y a personne.

— Comment ! il n'y a personne ? Et que fait donc ce grand flâneur de saint Iago, qui galope toujours et qui n'arrive jamais (1) ?

— Seigneur, reprit l'ange, je l'aperçois là-bas, là-bas, là-bas.

— Paresseux comme un Espagnol, murmura le bon Dieu. Enfin, le voilà.

Saint Iago arriva tout essouffé, sauta à bas de son cheval, et se présenta devant le Seigneur.

— Eh bien, monsieur l'hidalgo, dit le bon Dieu, voyons, que voulez-vous ?

— Je veux, répondit saint Iago, respirant entre chacune de ses paroles, je veux que l'Espagne ait le plus beau climat du monde.

— Accordé, fit le bon Dieu.

— Je veux...

— Eh ! mais ce n'est pas tout ? interrompit le bon Dieu.

— Je veux, continua saint Iago, que l'Espagne ait les plus belles femmes du monde.

— Eh bien ! soit, reprit le bon Dieu, je consens encore à cela. Accordé.

— Je veux...

— Comment, comment ! s'écria le bon Dieu, tu veux encore, encore quelque chose ?...

— Je veux, continua saint Iago, que l'Espagne ait les plus beaux fruits du monde.

— Allons, dit le bon Dieu, il faut bien faire quelque chose pour ses amis. Accordé.

— Je veux, continua saint Iago, que l'Espagne ait le meilleur gouvernement du monde.

— Oh ! s'écria le bon Dieu l'arrêtant tout court, assez comme cela... il faut bien qu'il reste quelque chose aux autres. Refusé !...

Saint Iago voulut insister ; mais le bon Dieu lui fit signe de retourner à Compostelle. Saint Iago remonta sur son cheval et repartit au galop.

Voilà pourquoi l'Espagne n'aura jamais un bon gouvernement.

L'Espagnol battit le briquet, ralluma son cigarito qui s'était éteint, et se remit à fumer.

Comme je trouvais la raison qu'il m'avait donnée aussi spécieuse que pas une de celles que trouvent parfois, en circonstance pareille, nos hommes d'État, je m'en contentai pour le moment, et la suite des événements me prouva que saint Iago n'était point encore parvenu à obtenir du bon Dieu le don qu'il avait eu l'imprudence de garder pour sa quatrième demande.

Nous touchâmes à Villeneuve vers les trois heures : comme on séjourne rarement dans cette petite ville pour y coucher, je ne me fia pas à son auberge, et, aussitôt le dîner fini, je me mis en route pour Saint-Maurice, où j'arrivai à neuf heures du soir ; rien ne m'arrêtait plus dans le Valais, que je visitais pour la seconde fois ; je repartis en conséquence le lendemain dès le matin, et comme huit heures sonnaient j'étais dans l'hôtel de la poste, à Martigny ; c'était, si mes lecteurs ont bonne mémoire, l'auberge où je m'étais arrêté dans mon voyage à Chamouxy, et où j'avais mangé le fameux bifteck d'ours, qui depuis a fait tant de bruit dans le monde littéraire et gastronomique.

(1) Les Espagnols représentent saint Jacques sur un cheval lancé à fond de train.